

EVALUATION de la PAROLE et du LANGAGE

2^{ème}

PARTIE



besançon mars 1988

bulletin d'audiophonologie
Annales scientifiques de
l'université de Franche-Comté

ANNALES SCIENTIFIQUES
DE L'UNIVERSITÉ DE FRANCHE-COMTÉ
MÉDECINE & PHARMACIE

BULLETIN D'AUDIOPHONOLOGIE

EVALUATION de la PAROLE et du LANGAGE

2^{ème}
PARTIE

PUBLICATION BIMESTRIELLE

Rédacteur en chef - Jean-Claude LAFON
Département d'ORL & d'Audiophonologie
de la Faculté de Médecine et de Pharmacie de Besançon

Abonnement	FRANCE	330 FF
	ETRANGER	370 FF
Prix du numéro	70 FF plus port
Prix du numéro double	95 FF plus port

Règlement Association Franc-Comtoise d'Audiophonologie
CCP N° 25.0761 E DIJON

SOMMAIRE

Introduction sur les dépistages	
J.C. LAFON	237
Trois questions méthodologiques dans l'évaluation de la parole et du langage	
E. LHOTE	243
Intérêt de l'analyse des mimiques des mouvements corporels et de l'intonation dans l'évaluation de la parole et du langage	
M. NICOLAY-PIRMOLIN	251
Analyse de la prosodie enfantine	
G. KONOPCZYNSKI & S. VINTER	261
Ce que je dis exprime mieux ce que je vis que ce que je veux dire. Le diagnostic comme processus	
M. GUICHARD	291
Quand ils parlent vraiment, les mots ont deux faces	
D. VASSE	303
Le frémissement de joie dans la juxtaposition des mots	
J. COMBETTE	311
Évaluation des aptitudes à la communication et au langage chez des enfants de 3 à 5 ans sans parole	
M.L. VIPREY	317
Surdité et sensibilité à la pragmatique	
G. JASPART	325
Épreuve d'évaluation des stratégies de compréhension en situation orale de Khomsi ...	
B. CHARLIER & N. CLÉREBAUT	349
Pour l'enfant sourd : du bilan de langage à la compétence communicative	
N. FEVE	361
E N E C chez la personne vieillissante	
F. THUILLARD & G. ASSAL	373
Une évaluation du langage d'adolescents déficients mentaux ou en échec scolaire grave	
M. ONIMUS	383
Reduplication temporelle lors d'une surdité corticale	
G. BINDSCHAEDLER & G. ASSAL	395
Hémisphère droit et intonation linguistique	
J. BUTTET-SOVILLA & G. ASSAL	405
Éléments de bibliographie	
B. PAGNON	411
La guidance familiale	
A. BLUM	427
La guidance parentale	
S. DEMANEZ	435
Exposé de Madame HARTER	447
Le rôle du médecin dans la guidance des parents	
J. HÉLIAS	455
Joue par l'oreille	
S. VINTER	463
L'audioprothésiste et la guidance parentale	
J.P. DUPRET	471

ÉVALUATION DE LA PAROLE ET DU LANGAGE

2ème Partie

Besançon Mars 1988

GUIDANCE PARENTALE

Besançon Janvier 1988

QUAND ILS PARLENT VRAIMENT,

LES MOTS ONT DEUX FACES

Denis VASSE

- Lyon -

Quand ils parlent vraiment, les mots ont deux faces

Les mots ne sont vivants que d'être prononcés par une bouche ou entendus par des oreilles qui révèlent dans l'opacité de la chair la dimension du «cœur», cette dimension d'ouverture à la rencontre et de rencontre dans l'ouverture qui fait de l'Autre - de l'altérité - la dimension exigée en vérité de la PAROLE. Cette dimension que l'on retrouve dans la mobilisation des affects ou à leur entrecroisement, nous l'appelons le cœur. Etre touché au cœur, c'est souffrir, aimer, se réjouir, avoir de la peine, c'est éprouver un corps dans un rapport à la parole. Et il n'y a de corps éprouvé que dans ce rapport.

Pour éviter de souffrir, d'aimer, de se réjouir, d'avoir de la peine, la «jalousie» tapie dans le repli de nos névroses ou dégénératrice inconsciente du cœur dans la psychose ..., va justement dissocier le corps de la parole. Et cette dissociation peut aller jusqu'au pire des dédoublements, jusqu'à l'excès de l'indifférence mutique où le corps ne résonne plus aux mots : il n'y a plus que des mots ordonnés par une signification abstraite, des mots qui ne font plus frémir la chair dans un effet de parole.

Vous connaissez sûrement mieux que moi la gamme des effets de dissociation de la parole : mutisme, psychose, surdité psychique, troubles de la prononciation, de l'articulation, logorrhée, bégaiement, parasitage, bavardage, ...

Sauf pour le dernier cité, peut-être, c'est toujours de tels troubles qui font que vous êtes consultés et c'est à cause d'eux - indirectement ou directement - que vous êtes là aujourd'hui ... dans un service au beau nom d'*audiophonologie*, un service qui étudie le rapport de l'oreille et de la voix et où je tremble un peu de venir parler, moi qui fait profession d'écouter ... et qui, de ce lieu, ne peut que rester ouvert à ce qui parle et aux conditions d'exercice de la parole ... sans faire de ces dernières la raison ou la cause de la parole qui garde tout mystère : celui de l'ouverture, justement, à ce qui arrive.

Nous avançons sur cette voie en suivant la *trace des mots* celle qu'ils laissent dans le corps et que la découverte ou l'*invention* de l'inconscient nous autorise à suivre jusqu'en ce point où la parole se perd : dans le symptôme, mais aussi dans cette sorte de refus jaloux de croire que «ça parle en nous».

Nous avons plus l'habitude de suivre le contenu (imaginaire) des mots, repus que nous sommes d'information, de musique, de sons, de bruits, de science.

Les mots ont deux faces directives :

- une qui nous conduit à l'extérieur de nous-mêmes, là où *nous savons* ce que nous disons,
- une qui nous indique du plus intime à nous-mêmes que notre « moi » un lieu où *ça parle* et dont *nous ne savons pas* ce qu'il dit, un lieu que ne peut maîtriser aucun discours ni non plus la totalité des discours : un lieu qui est leur *origine* même.

Le refus jaloux de croire que «ça parle en nous» vraiment instaure la *confusion* entre ces deux faces, le langage perd son sens et les mots non référés à ce qui parle en nous nous *incarcèrent* dans les mots des autres comme en une toile d'araignée qui nous digère, nous neutralise et nous réduit à rien.

Tant que les «mots», dans l'articulation de leurs deux faces directives, ne médiatisent pas *ça qui parle* en nous et qui n'est jamais réductible au contenu des mots, nous ne naissons pas comme SUJET d'un AUTRE... nous restons suspendus comme un suage ou comme une maison dans les airs à moins que ce ne soit comme un *étron* au-dessus du vide, étron qui ne pourrait sans disparaître abandonner *le ventre* qui l'évacue ...

Écoutez plutôt ce que me disait un patient de 35 ans :

«Les mots autour de ma mère, comme vous dites
ils m'entortillent quand je les dis
et ils *vous* entortillent aussi ...
Quand je les dis, elle est là ...
c'est comme s'il y avait, à tous les deux,
une entreprise d'absorption
ça m'évoque la digestion ...
digérer, neutraliser ... tout ce qui ...
(il ne termine pas la phrase, ce qui arrive souvent
comme si les mots eux-mêmes étaient neutralisés, digérés ...)
... Je pensais à aller sous la table
c'est la honte qui fait se cacher ...
cet englobement auquel je participe
cet espèce d'organe protecteur et emprisonnant
me donne l'impression d'être à côte des gens.
Il y a une espèce de barrière (celle des mots ?)
que je me construis ...
c'est quelque chose de mou et de résistant en même temps»

DV : *un utérus*

«oui, c'est ça ... qui *me commande* en même temps»

DV : mieux *le ventre* que l'utérus

«oui, parce que ... c'est *très digestif* quoi
 ... y'a un truc qui me vient, c'est *tomber* ...
 tomber comme une merde ...
 tomber comme une merde ... enfin c'est .../... (soupir)

Les conditions de la psychanalyse - la libre association des idées, il faudrait dire des mots, des motions, des sentiments, des lettres - ne peut que conduire en suivant la trace des mots sur le chemin de cette origine parlante qui fait de la chair un corps d'homme, une espèce, et un *genre* : le genre humain. Elle y conduit dans la mise en œuvre d'une parole qui vient buter sur tous les endroits où elle s'est perdue dans les mots, ou dans la chair, dans les symptômes de la pathologie mentale comme dans ceux de la pathologie somatique.

Le chant du prisonnier

Je me souviens d'une jeune femme qui, ayant déjà «fait» une psychanalyse de cinq ans, avait été projetée chez moi avec la certitude masochiste que je n'accepterais pas de la recevoir. J'avais accepté et après un temps d'attente s'était engagé un travail dur, difficile, scandé par des peurs et des passages à l'acte. Enfermée sur le versant paranoïaque de notre système psychique, elle ne réussissait ce qu'elle faisait que pour mieux se prouver qu'elle n'était pas capable de le poursuivre ... dans l'exaspération répétitive d'un *abandon d'elle-même* petite,

- elle mangeait de la terre du jardin ... là où on faisait pipi
 et elle ne s'était arrêtée que sous la menace d'un médecin
 de lui ouvrir le ventre,

- sa plainte revendicative était toujours la même à propos
 des enfants. *Ils refusent d'entendre ma voix, ils ne m'entendent pas.*

- il y a en moi une petite fille qui pleure depuis toujours,
 mais pourquoi ?

- à vouloir ne pas qu'on me tue, je me tue

- je ne suis pas née dans le bon nid.

et d'une haine vis à vis des enfants ou plus exactement d'une haine qu'elle pensait que les enfants avaient à son égard ... et qui n'avait d'équivalent que celle qu'elle avait vis à vis de ses parents ; haine soigneusement cadencée sous les dehors de préoccupations filiales et de savoir-faire fraternel ...

Rien ne parlait en elle, disait-elle. Ce n'était pas le silence, c'était le vide et, souvent, elle souhaitait pour être soulagée qu'on inventât une petite

machine qu'on mettrait dans l'oreille et *qui parlerait* (c'était bien avant l'invention du walkman !).

Rien ne parle en elle et personne ne l'entend, les enfants veulent la dévorer telle était sa certitude exaspérée ... agrémentée d'une phobie des araignées telle qu'elle se calfeutrait dans son studio ...

Au cours d'un long travail, il me semble que la première brèche qui a fissuré le mur des défenses qui paraissaient infranchissables et qui la tenaient prisonnière dans l'isolement et la peur ... s'est pratiqué au souvenir de la voix qu'elle portait au cœur ... et qui était celle d'un *prisonnier allemand* que son père avait recueilli dans le pays où ils vivaient, recueilli et probablement sauvé. Lorsqu'il travaillait, *il chantait* et la chaleur de cette voix elle la ressentait encore. Par elle, il lui parlait et elle se faisait entendre de lui.

Mais, un beau jour, *il était parti*.

Redoublement de l'abandon à des parents honnis !

Redoublement de la naissance dans un nid qui n'était pas le sien ... car la névrose d'abandon s'étage sur le phantasme selon lequel il n'est pas possible que je sois née de ces parents-là : la pensée en est insupportable ... Un tel phantasme trouve souvent une sorte de corrélat qui l'étaye dans la réalité : la propre *intelligence* de l'enfant se heurte à des parents qui sont obtus et c'est une souffrance intolérable pour l'enfant de *n'être pas entendu*, de n'être pas reçu dans le registre où ses dons le font vivre. Dans un retour de manivelle *masochiste*, il va se massacrer par *vengeance* sur lui-même, ce qui est l'impasse de la jalousie lorsqu'elle ne se développe pas dans l'horizon d'un pardon qui la rend structurante.

On finit (ou on commence !) par se rentrer les mots dans la gorge plutôt que de les laisser *chanter* en direction de ceux dont on refuse qu'ils nous aient donné la vie !

L'effacement de ce qui parle ...

Le refus de laisser résonner les mots en nous sur les *traces* que d'autres mots ont laissé et qui vont dans la direction de ce qui parle en nous, ce refus se monaye indéfiniment dans ce que nous appelons les *rationalisations* : manière de trouver des raisons et des *raisonnements* qui interdisent l'écho et la *résonnance* des mots dans la chair !

La rationalisation enferme dans la tête : les mots y deviennent les barreaux de la prison, ils sont séparés de l'espace dans lequel ils résonnent et leur emploi a des effets mécaniques de coupure et de découpage, qui abstrait la vie, la rend étrangère ou étrange au *vivant*, aux vivants, à la rencontre ! Là où ça parle, dans le cœur, il n'y a plus que le vide, dans la tête.

« J'ai du mal à me laisser aller
ou à faire la différence,
J'ai du mal à ne pas récupérer
des sentiments ou des mots
dans une théorie ...

et que la haine n'était jamais première contrairement à ce qu'on pouvait croire, je me suis entendu dire :

«Ce que vous dites est vrai
mais quand vous avez commencé à parler
j'ai aussi refusé d'entendre ce que vous disiez
pour pas que ça me touche.

...
j'ai aussi pensé d'arrêter de venir ici vous voir
c'est comme à l'inverse de cette dimension
(inconnue) que j'apprends ici avec vous
de s'ouvrir à la vie ...»

Refuser d'être touché par les mots, refuser leur effet de parole, c'est le *signe* du refus de l'ouverture à la vie. Quelques séances auparavant, il avait dit :

«... ce moment ... où je pouvais rencontrer
quelqu'un d'autre ... *ça m'a fait peur à l'intérieur ...*
et c'est presque plus facile pour moi d'être en
en colère ou d'être violent, d'être tendu ... que
de laisser la douceur ou la tristesse dans mon corps
la tendresse dans mon corps
(la douceur qui arrive par les oreilles), ça se
rapproche de la chair ... et là j'y suis mal».

Il n'y aurait dans sa chair qu'un frémissement de rage, de haine et de mort - Des mots sans vie.

C'est à dire des mots coupés de leur origine, coupés de la parole qui fait vivre le corps dans une ouverture au plus intime de nous-mêmes aussi bien que dans la rencontre avec les autres.

Il n'y a de corps humain en vérité que celui que nous éprouvons comme lieu de rencontre. Comme seuil de la vie qui vient du dedans et du dehors. Séparés de la résonance dans le corps, les mots ne parlent plus de l'abondance du cœur. Et un mot n'est plus signifiant du SUJET pour un autre mot. Ils s'enchaînent alors dans des effets de compréhension du discours. Ils deviennent les instruments d'un système logique et binaire, la logique rapide et exacte de notre monde moderne. Mais c'est à la condition d'évacuer le cœur, ce secret de la chair qui, d'être touchée par la parole, crée et recrée l'homme.

Mais quand se trouve restauré le chemin qui des mots mène au cœur, le sujet se trouve délivré de la prison des mots comme de la prison de sa chair muette. C'est comme un noyau d'émotion et de joie, gratuit. Ça ne sert à rien, qu'à vivre.